



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Jusqu'au moment où une crise heureuse ramènera parmi nous le règne des salons et des grandes parures, le négligé plus ou moins coquet fait toute l'élégance des femmes de Paris.

Les formes demi-toilettes ont presque toujours des corsages montants plus ou moins ouverts sur la poitrine, ayant les manches plus ou moins longues, selon le degré d'élégance que l'on veut donner à sa toilette, car les fichus et les manches qui accompagnent ces robes sont d'une nouveauté et d'une richesse attrayantes; ainsi M^{me} Payan¹ s'est surpassée cet hiver pour satisfaire à cette exigence du luxe; jamais ses broderies, ses coupes, ses dispo-

sitions de garnitures et de dentelles appliquées aux manches et chemisettes n'ont été plus gracieuses.

M^{me} de Baisieux, dont la brillante clientèle lui envoie ses commandes en attendant qu'elle revienne elle-même à Paris, pourrait servir de type pour les actualités les plus distinguées de la mode; car, habituée à toutes ces recherches qui ne conviennent qu'aux toilettes d'élite, elle produit la nouveauté sans exagération, et la distinction sans excentricité.

Les corsages les plus habillés des redingotes sont ouverts carrément, à la Dubarry, — ou formant cœur sur la poitrine avec des revers, — ou un petit châle; tout autour, ces formes reçoivent tant d'ornements divers de dentelles, de velours, de passementeries, de broderies, de chicorées, que la fantaisie a toute latitude pour adopter ce

¹ Rue Vivienne, 15.

Adrien tourna le boulevard, remonta la rue Montmartre jusqu'à la rue du Cadran : il chercha des yeux une maison à l'aspect triste et morbide; il l'eut bientôt reconnue, et entra. Le concierge n'attendit pas que Marbois l'interrogeât.

— Au quatrième, au fond du corridor, ainsi que je vous l'ai dit hier, monsieur.

Peu d'instants après, le jeune homme tournait le bouton d'une porte aux ais mal joints, et entra dans une de ces mansardes dont les murs ne conservent qu'à peine les lambeaux d'un papier que l'humidité a rongé, dont la fenêtre tremble au moindre souffle, laissant, à travers les rainures, entendre, comme un long soupir de douleur le sifflement prolongé de l'air. A l'angle le plus obscur, il vit un lit de sangle, où gisait une pauvre malade, aux membres grelottants sous la mince couverture que cachait en partie un châle de laine étendu là par quelque main amie.

La malade tourna vers Marbois son regard étonné.

Celui-ci, avec la délicatesse qui lui était naturelle, prétendit qu'une dame charitable, instruite de la position fâcheuse de celle qu'il visitait, l'avait chargé de venir lui offrir, en attendant des temps meilleurs, un faible secours.

Cette proposition fit monter une légère rougeur aux joues bleues et décharnées de la malheureuse.

— Merci, monsieur; notre misère n'est point encore assez grande pour que nous acceptions l'aumône à laquelle de plus infortunés ont droit. Le ciel, de tous les biens que je possédais, m'a laissé le plus précieux, mon enfant, ma fille chérie, ma petite Marguerite.

Adrien laissa échapper un mouvement comme pour dire : Je le sais !

— Grâce à son travail, nous pouvons satisfaire aux plus pressants besoins. Chaque jour, et ils sont bien longs pour moi, qui depuis huit heures le matin jusqu'à dix le soir, quelquefois plus tard, suis privée de ses soins, chaque jour rapporte son salaire, modique, il est vrai, mais suffisant enfin. Je le sens, d'ailleurs, je n'ai plus longtemps à traîner le fardeau d'une misère dont tout le poids repose sur la pauvre enfant. Quand je serai morte, elle pourra se reposer un

peu. Le bon Dieu, c'est ma consolation, la récompensera; j'ai mérité d'aller vers lui, et je le prierai tant qu'il acquittera ma dette.

Marbois n'osa insister, il se retira presque honteux et l'âme déchirée : seulement il remit deux louis au concierge, qui lui promit d'en faire un utile et discret emploi en faveur de la pauvre femme.

— Le soir, Adrien songea à l'invitation de Georges, et se fit descendre chez M^{me} Stainville.

Les magasins occupaient tout le premier étage. Quoique la soirée fût déjà avancée, au bourdonnement bavard perçu à travers les portes entre-bâillées, il jugea que la journée de ces pauvres femmes se prolongeait bien au delà du jour. Au second, la voix importante d'un valet jeta son nom aux nombreux invités qui se pressaient dans le salon de M^{me} Stainville.

Prévenue par l'aimable amant de sa fille, la belle-mère de Georges s'empressa, autant que son embonpoint le lui permettait, de venir recevoir M. Marbois. Ce dernier comprit bientôt que toute la valeur morale et intrinsèque de M^{me} Stainville était représentée par un triple volant de dentelles dont le prix pouvait varier de quatre à cinq mille francs, par une profusion de bijoux propre à étonner l'œil du lapidaire le mieux achalandé. Quelques rares cheveux, habilement dispersés, se cachaient, honteux de leur solitude, sous un bonnet où la valenciennaise la plus précieuse disputait partout l'espace à des flots de rubans. M^{me} Stainville valait, en ce moment, dix ou quinze mille francs, ni plus, ni moins.

Le mari était un petit homme à la voix aiguë comme le corps; personne ne semblait faire attention à lui. Adrien eut, sans le vouloir, l'art de captiver toute sa confiance en lui demandant ce que pouvait gagner une de ses ouvrières dans les neuf ou dix heures de travail qu'il exigeait d'elle.

— Deux francs, quelquefois deux francs cinquante centimes, répondit, tout fier de son importance, M. Stainville; mais on paye leur dimanche lorsque la saison nous oblige à travailler les sept jours de la semaine.

— Et que dure la saison ?

— Deux fois trois mois dans l'année.

Adrien sentit la pitié lui venir au cœur...

En ce moment, M^{me} Stainville s'oppo-

sait, avec tout son amour maternel, à ce que sa fille cédât aux instances des importuns qui priaient la jeune personne de faire entendre sa voix. M^{lle} Rose avait déjà dansé trois fois, sa toilette lui avait coûté beaucoup de soins : la bonne mère s'alarmait vraiment de tant de fatigues. Elle eut cependant la douleur de voir son autorité méconnue. Rose se laissa conduire au piano.

M^{lle} Stainville chanta avec plus de méthode que de goût, assez gracieusement toutefois pour recueillir d'unanimes applaudissements ; elle avait d'ailleurs su montrer une rangée de petites dents si blanches ; ses yeux, bien fendus, avaient pris une si enivrante expression de mélancolie, son bras potelé s'était arrondi si gracieusement, que l'on applaudissait bien quelque chose de beau.

Adrien n'avait pas assez d'amabilité ni de galanterie à dépenser pour faire regretter ou même remarquer son absence. Aussi passa-t-il inaperçu, du salon dans la salle de jeu, de cette pièce dans l'office, et de là dans l'antichambre.

— Arrivé devant la porte du magasin, il crut reconnaître la voix, mais sèche et courroucée, de M^{me} Stainville.

— Quoi ! déjà vous songiez à partir, mademoiselle !... Onze heures sont à peine sonnées. Une telle paresse vous fait honte, et nuit à mes intérêts.

— Ma mère est bien malade, madame, et depuis ce matin.

— Des excuses !... A vous entendre, vous en auriez toutes... Il me faut plus d'assiduité ; vous donnez ici un mauvais exemple. Mademoiselle Caroline, vous ferez le livre de cette petite, elle n'appartient plus à *ma* maison.

— Oh ! madame, depuis deux ans que je travaille chez vous, ai-je mérité l'injuste....

— Pensez-vous que je veuille discuter à présent ?... La caissière vous attend... Allez ! ses moments sont précieux.

M^{me} Stainville quitta l'atelier ; Adrien se cacha afin de ne pas saluer cette femme.

La jeune ouvrière sortit bientôt, étouffant des sanglots au milieu desquels se perdait le nom de sa mère, à qui elle n'apporterait plus le pain quotidien.

— Au milieu de la cour, une main gan-

tée de blanc se posa sur le bras de la pauvre petite.

— Eh bien, mademoiselle Marguerite, écouterez-vous ce soir les conseils d'un ami ?

— Laissez-moi, M. Georges... je n'ai point d'ami... et, je vous l'ai déjà dit, vos conseils me font horreur.

— Un ami qui vous offre un délicieux appartement... Qui saura obéir jusqu'à vos moindres caprices.— Je vous assure que ce n'est pas à dédaigner... Un peu d'amour en retour.

Marguerite se contenta de dégager son bras, et s'élança loin de cette maison où la dureté répondait à sa misère, d'où la cupidité la bannissait, tandis qu'au seuil veillait la prostitution, les mains pleines d'or.

— Vous avez tort, dit en pirouettant sur le talon de sa botte vernie le beau cavalier, qui se hâta de remonter faire sa cour à M^{lle} Rose Stainville, dont il était le fiancé.

A quelques pas de là, Adrien riait et pleurait silencieusement.

Huit jours après, Adrien Marbois recevait sur papier glacé une invitation au mariage de Felton avec Rose. La cérémonie avait lieu à midi.

A onze heures, Adrien sortit, passa devant l'habitation de M^{me} Stainville : de nombreux équipages se pressaient autour de la cour sous la porte cochère ; cependant il s'éloigna : c'était encore vers la rue du Cadran qu'il dirigeait ses pas.

Mais il n'entra pas cette fois dans la pauvre maison : la petite porte en était barrée par une bière placée sur deux chaises ; quelques pieds de drap noir usé et souillé la laissaient à moitié découverte. A genoux sur le pavé humide, la tête appuyée contre l'un des angles du cercueil, une jeune fille l'entourait de ses bras, comme si elle eût voulu protéger encore contre le froid la dépouille qui gisait là ! De pauvres femmes venaient de temps en temps jeter une goutte d'eau bénite sur la bière et un regard de pitié sur l'enfant, en murmurant tout bas : « Pauvre Marguerite ! c'est sa mère ! »

Quand les porteurs enlevèrent leur triste fardeau, l'orpheline les suivit, machinalement ; on eût dit qu'elle obéissait à une attraction magnétique ; son œil rougi n'avait plus de larmes, son cœur plus de sanglots ; ce visage pâle et immobile autour

duquel roulaient, au hasard, de longues boucles de cheveux noirs, semblait un buste de la Vierge qu'une fantaisie d'artiste eût à demi caché sous un crêpe de deuil.

La main de l'homme vint à son tour élever la dernière barrière qui sépare à jamais ici-bas le père et le fils, la sœur et le frère, l'amant et la fiancée; l'homme jeta une couche de la terre des tombeaux sur le cercueil. L'argile sépulcrale ne semble-t-elle pas, en résonnant sur le bois, dire : — Ceci est à moi !

Marguerite répondit à cette voix par deux grosses larmes, puis elle s'assit sur la terre. Quelques oiseaux voltigeaient autour d'elle; elle leur émietta un morceau de pain oublié au fond de sa poche. Depuis vingt-quatre heures elle n'avait pas mangé autant qu'eux.

La lune commençait à couvrir les tombes de son manteau d'argent, lorsque le gardien du cimetière engagea la pauvre enfant à la retraite.

— Vous êtes bon, monsieur, laissez-moi ici... demain je serai morte... alors vous me ferez enterrer, là, tout près d'elle... si je m'en allais, il en viendrait d'autres, peut-être, qui me sépareraient plus encore de ma mère... car c'est ici la tombe commune... Oh ! je vous en supplie... et là-haut nous prions toutes deux le Seigneur de vous bénir.

Le vieux gardien, par de douces paroles qu'il puisait dans son cœur, par de sages conseils que lui dictait son expérience, décida Marguerite à quitter jusqu'au matin le funèbre séjour. A la porte du cimetière, une voiture attendait; le vieillard y fit monter l'orpheline, se plaça à ses côtés, et l'accompagna jusqu'à la demeure où elle espérait ne plus rentrer.

Il est des douleurs si grandes qu'elles ôtent à l'esprit toute activité. Quand le malheur est si terrible que jamais elle n'a osé le prévoir, l'âme habituée à le regarder comme impossible, en reçoit autant de chagrin que d'étonnement, double sentiment d'où naît une stupeur telle que les événements étrangers à ce même malheur, quelque surprenants qu'ils soient, n'excitent plus en nous aucune surprise. Voilà pourquoi Marguerite ne s'étonnait point de cette voiture, des attentions de son protecteur.

Au coin de cette chambre, solitaire maintenant, elle reprit sa place habituelle, au pied du lit, où sa mère lui avait donné le dernier baiser.

Sur une petite table un consommé refroidissait dans sa tasse de porcelaine; à côté était un papier avec ces seuls mots : « Au nom de votre mère ! » Elle comprit.

Vingt-quatre heures encore d'une semblable prostration morale, et le réveil n'était plus que de la folie.

Au point du jour, Marguerite attendait à l'entrée du champ funéraire que les grilles s'ouvrissent. Le concierge parut enfin, et lui dit :

— Venez !

Elle le suivit sans l'avoir reconnu.

Après plusieurs détours, ils arrivèrent devant un petit espace réservé, dont la terre avait été fraîchement remuée. Une croix s'y élevait, étendant ses deux bras passés chacun dans une couronne. Au milieu du symbole sacré, l'orpheline lut le nom de celle qu'elle avait perdue. Elle crut à un miracle et tomba à genoux, embrassant de ses deux bras la petite croix...

Un cri, un seul mot sortit de son sein : Ma mère ! mais c'était la digue qui s'ouvrait enfin pour laisser un libre cours aux sanglots et aux larmes... La pieuse enfant était sauvée.

Lorsque ce premier transport, dont l'amertume s'exhalait avec les pleurs, eut perdu de sa violence, Marguerite se retourna pour interroger le vieillard : il avait disparu; mais non loin, elle vit un jeune homme à la figure douce et bienveillante qui la contemplait avec admiration à travers les larmes qu'il laissait rouler entre ses longues paupières.

La jeune fille n'hésita pas : celui qui avait donné une tombe à l'infortunée, qui avait jeté une fleur sur la terre du pauvre... c'était lui, lui qui maintenant avait des larmes pour elle... lui son ange gardien !

En moins de temps qu'il n'en faut pour lire ces réflexions, Marguerite s'était, malgré les efforts d'Adrien, saisie de ses mains, qu'elle couvrait de baisers.

Un an s'était écoulé depuis le mariage de Georges Felton, lorsqu'il reçut à son tour une lettre de faire part qui lui annonçait l'union d'Adrien avec Marguerite. Il

alla rendre une visite à son ancien camarade.

— Reçois, mon cher Adrien, mes sincères félicitations... Qui épouses-tu?

— La piété filiale, la sagesse et l'amour.

— Voilà tout?

— Cela me parût suffisant!

— Et dans quel climat as-tu vu croître, as-tu cueilli une fleur aussi rare?

— Elle est éclos dans une mansarde qu'elle a embaumée bien longtemps; elle a fleuri au chevet d'une pauvre malade que ses parfums ont fait vivre dix ans, et s'est épanouie sur une tombe où elle croyait mourir d'amour filial... C'est une fleur qu'un soir tu as voulu flétrir, et tu es le gendre de celle dont la cupidité a tué la mère de ma fiancée. L'avenir nous dira peut-être un jour qui de nous deux a cueilli la fleur la plus précieuse. A toi la rose brillante, à moi la douce Marguerite!

JULES ROSTAING.

THÉÂTRES.

OPÉRA-COMIQUE. — *Le Val d'Andorre*.

Il n'y a qu'une voix pour proclamer le grand succès que vient d'obtenir *le Val d'Andorre*. La pièce de M. de Saint-Georges est charmante, pleine de verve, d'originalité, d'entrain, de mots heureux. Quant à la partition, nous ne saurions mieux faire que de rapporter ici l'opinion de M. Ad. Adam, à la fois compositeur de talent et feuilletonniste aussi spirituel que judicieux:

« Quand il s'agit de parler d'un homme du mérite d'Halévy, on peut éprouver quelque hésitation à énoncer une opinion semblable à celle-ci: Il y a chez ce musicien un progrès immense. Et cependant, je dois le déclarer à haute voix: Oui, il y a un progrès, et un progrès incontestable. Je n'en dirais pas assez en avançant qu'Halévy a fait un chef-d'œuvre, cela lui est arrivé plusieurs fois; mais je dois dire qu'il vient de faire son chef-d'œuvre. Aucun de ses ouvrages, sans exception aucune, de ses grands opéras ou de ses opéras comiques, ne peut être mis en parallèle avec celui-ci, comme offrant une réunion aussi

complète de morceaux variés entre eux, et marqués chacun au coin de la perfection. »

GYMNASE DRAMATIQUE. — *O Amitié!*

M. Scribe a fait de charmants libretti pour l'Opéra-Comique et de spirituelles comédies pour le Théâtre-Français; mais ce qu'il sait faire avant tout, c'est un vaudeville; il retrouve toujours au Gymnase cet esprit élégant et cette verve étincelante qui animent ses gracieux chefs-d'œuvre d'il y a vingt ans.

O Amitié! est un piquant ouvrage où l'auteur a mis tout le feu, toute la verve de sa jeunesse, et c'est un brillant succès qu'il partage avec l'un de ses plus anciens collaborateurs, M. Varner.

Cette comédie n'est pas aussi consolante que le traité de Cicéron de *Amicitia*. L'amitié n'est qu'une illusion du jeune âge; ce sentiment si vif, si doux dans les jeunes années, se dissipe avec le temps et disparaît devant l'ambition et les intérêts.

Trois amis s'aimaient sous la Restauration. Comme ils étaient joyeux! Ils mettaient tout en commun, argent, pensées et folle gaieté! Dix ans plus tard, Bernaville devient ministre, Dubuisson est un riche banquier, et Léopold est vaudevilliste.

Eh bien! les circonstances changent si bien les hommes, que ces trois amis se sont perdus de vue, et quand ils se retrouvent, sous la République, ils ont eu de grands torts les uns contre les autres.

Bernaville, étant ministre, a jeté l'interdit sur une comédie de Léopold; Bernaville et Dubuisson se sont rencontrés sur le chemin des honneurs, et Dubuisson a concouru à renverser Bernaville du ministère.

En 1848, tous deux veulent être représentants du peuple, et ils sont ennemis. Ils se provoquent, et un duel aurait lieu, si Léopold ne rapprochait les deux amis. Le vaudevilliste est resté seul fidèle à l'amitié.

D'autres aventures complètent cette intrigue. Il y a surtout une comédienne, M^{lle} Malvina, qui est un caractère original. Les auteurs y ont aussi rattaché l'histoire d'un diplomate dont la fille épouse, grâce au vaudevilliste, le fils de l'ancien ministre.

Sans doute, il y a un peu de confusion dans cette comédie, mais les détails en sont

si jolis, si frais, les scènes si délicatement filées, les saillies si vives, que le public a été entraîné par tant de grâce et d'esprit.

La pièce est délicieusement jouée par Bressant, Ferville, Geoffroy, Rhozevil, MM^{les} Marthe, Eugénie Sauvage et Anna Chéri.

GAITÉ. — *Fualdès.*

MM. Dupeuty et Granger ont sans doute pensé que, par le temps qui court, il fallait frapper fort, et, à coup sûr, ils y ont réussi. Ils ne pouvaient trouver, dans les annales judiciaires, un sujet de drame plus lamentable, plus saisissant, plus populaire, entouré de circonstances plus mystérieuses et plus romanesques que l'assassinat de Fualdès. C'est peut-être, depuis près de deux siècles, depuis la marquise de Brinvilliers, jugée par la chambre ardente, la plus émouvante des affaires criminelles qui aient effrayé la France.

Jamais histoire n'eut en effet plus d'éléments de succès au boulevard du Crime. Les détails horribles du meurtre, l'ignominie de la maison Bancal, l'étrange position de M^{me} Manson, le joueur d'orgue, les autres détails de cette épouvantable aventure, tout s'y réunit pour frapper et étonner l'imagination.

Le drame nous fait suivre pas à pas cette intrigue infâme, ourdie contre un magistrat par ceux-là même qu'il avait comblés de bienfaits. Les auteurs ont conservé tous les personnages; c'est à peine s'ils ont transformé quelques noms; ils ont fait une grande et belle jeune fille de cet enfant qui disait à sa mère la Bancal, le lendemain de l'assassinat: « Maman, ne me coupe pas de pain avec le couteau qui a coupé le cou du monsieur. »

L'action nous fait assister à ces conciliabules secrets où la perte de Fualdès est résolue par ses propres parents. N'osant pas

le frapper seuls, ils enrôlent des scélérats prêts à risquer leur vie pour quelques écus.

Fualdès tombe dans le guet-apens. Entraîné dans la maison Bancal, Fualdès est étendu sur une table, et, pour l'y étendre, il faut que la Bancal en retire le pain qu'elle recevait de sa bienveillante aumône.

Tandis qu'on l'assassine, un joueur d'orgue joue des airs joyeux, pour que les cris de la victime ne soient pas entendus au dehors.

Fualdès mort, il s'agit de jeter son cadavre dans la rivière; mais un cri a retenti dans la pièce voisine. Une femme, M^{me} Manson, témoin involontaire du crime, vient de s'évanouir.

Les assassins délibèrent un moment; mais s'ils la tuent, ils auront à se débarrasser de deux cadavres. Ils lui font jurer, en présence du corps de Fualdès, de ne rien révéler.

Cette situation amène une foule de péripéties dramatiques qui se dénouent devant la cour d'assises, et qui ont fait frissonner tous les spectateurs qui remplissaient la salle.

Le drame a produit tout l'effet qu'on attendait, et la pièce est rendue avec beaucoup d'ensemble. *Fualdès* va devenir un succès populaire.

A ce Numéro est jointe la planche 2393.

La composition inventée par M^{re} DUSSEY pour effacer le petit duvet qui naît sur les bras et le visage est reconnue comme le meilleur système épilatoire que l'on ait encore trouvé. En moins de quelques minutes, le duvet disparaît complètement jusqu'à la racine, et n'endommage nullement la peau. Chez M^{re} Dussert rue du Coq-Saint-Honoré, 13.

EAU du D^r BREMSER, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir; nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Aff.)

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.